

EXCURSIONS

Saint-Leu-d'Esserent ; Nogent-les-Vierges ; Villers-Saint-Paul ; Angicourt et Rieux.

(20 mai 1901).

Depuis longtemps, la Société historique avait décidé de refaire cette excursion, dont le souvenir ne subsistait guère que dans nos archives, car ils deviennent rares ceux qui avaient pris part à cette course en 1874 et en 1876. Ce projet allait être exécuté, quand la mort vint frapper brusquement celui qui était pour nous, depuis plus d'un quart de siècle, un organisateur, un guide et un chroniqueur incomparables. Aussi, je suis bien certain que son souvenir pesait tristement sur les nombreux membres de la Société réunis le 20 mai dernier à la gare de Compiègne.

C'étaient MM. d'Arrentières, Benaut, baron de Bonnault, Brulé, Cauchemé, docteur Chevallier, Raymond Chevallier, Colin, Daussy, Dubloc, abbé Gallois, comte de Lambertye, Leduc, Pillon, Plessier, Sabatier et le président Sorel, auxquels avaient bien voulu se joindre Mesdames d'Arrentières, du Breuil, Brulé, le Féron d'Eterpigny et Mademoiselle de Vaux d'Achy. En route, nous allions faire deux précieuses recrues, l'abbé Martin et le chanoine Müller, qui nous feront les honneurs de leurs églises.

Le premier arrêt est à Saint-Leu-d'Esserent, dont la grande église, dominant le cours de l'Oise et visible de fort loin, est un perpétuel sujet de regret pour les voyageurs, maintenant qu'on ne va plus à Paris par Pontoise. Avec son haut chevet circulaire, sa longue

nef rayée d'ombres par de puissants contreforts et la flèche de pierre de son clocher, c'est déjà, de loin, une attirante silhouette.

En approchant, l'édifice, qui semblait élevé d'un seul jet, trahit plusieurs constructions successives. Elles se préciseront davantage à l'intérieur.

Cependant, on ne se presse pas d'entrer, car la façade principale, à l'ouest, nous saisit et nous retient par sa beauté sévère et forte, bien digne d'une fille de Cluny.

Le prieuré de Saint-Leu doit sa fondation à Hugues de Dammartin, seigneur d'Esserent qui, après beaucoup d'autres pieuses libéralités, abandonna, aux religieux de Cluny, ses biens en ce pays et l'église déjà existante à Esserent en 1081, pour y élever un monastère. La construction de la nouvelle église commença dès la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle par le porche et le clocher, qui s'élève solitaire à l'extrémité droite de la façade. Il est couronné par une flèche octogonale en pierre décorée d'imbrications qui jouent la toiture en bardeaux. Le long des arêtes, jusqu'au premier tiers de la hauteur, des colonnettes retenues par des bagues semblent le consolider et lui donnent une singulière élégance. Cette disposition mérite d'être signalée, car on en trouverait difficilement un autre exemple. Au même titre, nous devons indiquer le porche, véritable narthex, qui s'étend sur toute la largeur de l'église. Il supporte au premier étage une galerie. Après avoir servi de bibliothèque aux moines, elle est devenue un véritable musée de l'œuvre permettant, grâce aux précieux débris qu'il renferme, de contrôler et d'apprécier la judicieuse restauration de l'édifice.

En entrant, on est tout d'abord comme ébloui par les belles proportions de l'église, par cette nef large, haute, lumineuse, qui conduit l'œil jusqu'aux fenêtres de l'abside, sans que l'âme

sente rien peser sur elle, tant les parties pleines semblent peu de chose auprès du vide immense qu'elles enveloppent. Il faut descendre aux détails pour retrouver d'une façon frappante la preuve d'une construction successive.

Au bas de la nef, on trouve encore les restes de l'église du XI^e siècle donnée par Hugues de Dammartin. Elle ne s'étendait pas au delà des six premières travées de l'église actuelle et était également plus étroite. Une pareille église ne pouvait convenir aux moines de Cluny; et dans la seconde moitié du XII^e siècle, ils commencèrent l'édifice actuel, par le chœur, en avançant vers le portail. On était arrivé au point où, dans la plupart des églises, naissent les bras du transept, quand l'architecte modifia son plan et surtout les profils de ses moulures pour les mettre au goût du jour, je veux dire du XIII^e siècle; et c'est dans ce style qui est l'époque classique de l'architecture gothique, que l'église s'acheva, ainsi que la chapelle haute, élevée au chevet, pour y déposer les reliques et les exposer de là haut à la vénération des fidèles, comme cela se fait encore à Rome.

Je voudrais préciser davantage ces curieuses différences d'époque et de style, mais l'espace m'est limité ici, comme là-bas le temps pendant que le chanoine Müller, en face d'une travée commencée au XII^e siècle et continuée suivant le goût du XIII^e siècle, nous détaillait toutes les transformations et faisait si bien parler les pierres, qu'il nous semblait entendre quelque vénérable prieur contemporain de la construction.

Mais tandis que les uns grimpent dans le triforium où de curieuses modifications les retiennent, que les autres s'attardent devant de merveilleux chapiteaux, que quelques-uns considèrent la statue mutilée d'un prétendu saint Leu, qui, pour être simplement un

comte de Dammartin, n'en exauce pas moins les prières naïves faites devant son image, le Président nous appelle dans l'ancien cloître du couvent libéralement ouvert pour nous par son propriétaire actuel M. Decrept. Il faut en sortir presque aussitôt et, en jetant un regard de regret sur la belle porte fortifiée, gagner le chemin de fer qui doit nous conduire à Creil, c'est-à-dire au déjeuner. Si ce n'est pas le clou de la journée, comme on l'insinue parfois, c'est chose essentielle et plaisir fort avouable, surtout quand, fidèle au toast du Président, on a le bon goût d'estimer un repas moins d'après le menu que suivant les convives.

Le temps nous a manqué pour revoir les curieux restes de saint Evremont, dont les chapiteaux avaient été plusieurs fois cités pendant que nous admirions ceux de l'église de Saint-Leu. Un grand char à bancs nous emporte à travers les faubourgs de Creil et, sans qu'on puisse apprécier le changement de commune, nous arrête à Nogent-les-Vierges, devant la belle propriété de Mme Hébert, jardins admirablement tenus au milieu desquels un archéologue enthousiaste, Houbigant, a plaqué sur un pavillon moderne une admirable galerie de la Renaissance rapportée pierre par pierre du château de Sarcus et arrachée ainsi au vandalisme qui a détruit en 1833 un des plus merveilleux châteaux de notre pays. L'ornementation de ces trois arcades rappelle beaucoup celle de Nantouillet; peut-être semble-t-elle trop riche, presque lourde. Mais il faut tenir compte du cadre trop étroit et placé trop près du sol, où l'on a entassé tous ces trésors. Au premier rang figurent les médaillons de François I^{er}, des princes et princesses de sa famille et des principaux personnages de sa cour.

Nous n'avons fait qu'entrevoir, du haut de notre voiture, la fontaine qui rappelle les

deux vierges écossaises, sainte Maure et sainte Brigide, auxquelles le village de Nogent doit son gracieux surnom, nous avons hâte d'arriver à l'église.

L'édifice s'annonce de petites dimensions et de construction hybride. Au pignon de la façade couronné par un antefixe en croix et percé de deux fenêtres romanes fortement remaniées, s'accôle un petit porche roman modifié au xv^e siècle et dont la porte a été singulièrement élargie. Par-dessus les toitures, le clocher, dont le premier étage est masqué, montre deux étages de fenêtres et a le grave défaut de présenter une ornementation plus lourde au sommet qu'à la partie inférieure. Un toit en batière le termine. Sur les côtés de l'église, une seule rangée de fenêtres haut placées et étroites. Derrière, le transept déborde percé de grandes baies ogivales et le chœur éclairé de même se termine carrément.

A l'intérieur, une seule nef romane étroite et sombre conduit au transept et au chœur dus à la dévotion de saint Louis envers les deux vierges écossaises, construction vaste, largement éclairée, reposant sur deux élégantes colonnes et formant avec la nef un contraste complet.

Quelques détails sont à signaler : ainsi, à gauche en entrant, une cheminée rappelle l'usage du baptême par immersion qui la rendait fort utile. Elle a dû servir également aux nombreux pèlerins. Plus loin, du même côté, un mausolée nous montre sur une dalle de marbre noir un *priant* en marbre blanc, Jean Bardeau, seigneur de Nogent, secrétaire de Henri III, mort en 1632. Mais la statue est médiocre et l'homme paraît trop court. Contre les parois de l'église de nombreuses pierres tombales ont été relevées. Enfin aux deux piliers qui supportent l'arc triomphal du chœur, on remarque deux fragments de re-

table sculpté, la Naissance et la Mort de la Vierge.

Traversant à pied le beau parc de notre confrère M. le comte d'Archiac, où les eaux vives et l'ombre des grands platanes donnent une fraîcheur délicieuse, nous allons reprendre nos voitures pour gagner plus rapidement Villers-Saint-Paul.

Comme à Nogent, l'église possède une nef romane, un chœur plat du XIII^e siècle et un clocher carré coiffé d'un toit en bâtière; mais ici, la nef est flanquée de collatéraux indiqués extérieurement par un double étage d'ouvertures; le clocher, construit comme le chœur au XIII^e siècle, est percé de baies parfaitement harmonisées et flanqué d'une tourelle ronde qui renferme l'escalier et ajoute à la fois force et élégance; surtout enfin un beau portail roman fixe nos regards. L'ébrasement est profond, orné d'un faisceau de dix colonnettes de chaque côté. Au-dessus du linteau d'un appareil singulier, cinq archivoltas en retraits successifs sont décorées de méandres et de bâtons rompus simples ou doublés, de façon à fournir une suite de losanges. Sur les murs latéraux, au-dessus des fenêtres de la grande nef, dont la base est masquée en partie par le relèvement postérieur des toitures des bas-côtés, règne une curieuse corniche ne comprenant pas moins de 29 modillons de chaque côté dessinés jadis avec grand soin par M. Woillez.

A l'intérieur, nous nous bornerons à noter le frappant contraste entre cette nef romane du commencement du XII^e et le transept du XIII^e siècle, et nous renverrons à l'étude publiée sur cette église par M. Lefèvre-Pontalis, ceux qui auraient le loisir d'y faire une visite approfondie.

Une route charmante à travers un pays légèrement accidenté nous conduit à Angicourt, petit village, dont l'église séduit et attriste.

Un porche, appuyé sur de courtes colonnettes précède l'église ; une fenêtre au-dessus, deux autres de chaque côté, correspondant aux bas-côtés meublent le pignon, du style roman de transition, qui sert de façade à l'église.

A l'opposé, le chevet plat est percé de deux grandes fenêtres ogivales ; sur les côtés, de grands arcs-boutants partent du comble et s'appuient sur les contreforts qui soutiennent les collatéraux ; au centre, des toitures de la nef et du transept s'élève un clocher couronné d'un toit en bâtière. L'ensemble est harmonieux, mais les murs envahis par le lierre, les tuiles brisées des toitures, lui donnent un aspect à la fois pittoresque et navrant.

Cette dernière impression domine en descendant dans cette église humide, si belle de proportions et de détails, dont l'abandon pré-sage la ruine prochaine, alors qu'elle semble digne d'être prise pour type de l'église rurale. Pareille incurie est plus choquante encore, quand, au sortir de l'église, on aperçoit sur la hauteur la façade neuve du Sanatorium, où tant d'argent a été follement gaspillé.

Il ne nous restait plus à voir que l'église de Rieux, peut-être plus lamentable encore : la nef a été transformée en école et l'on est en train d'en mutiler les sculptures, pour y ajouter une buanderie. Le chœur seul, à chevet plat, avec ses voûtes et ses fenêtres ogivales, garde l'apparence d'une église.

En attendant le train qui nous ramènera à Compiègne, quelques-uns d'entre nous entrent dans le petit castel bâti sur le bord de la voie ferrée, qui, avec ses fossés pleins d'eau, fait bonne figure entrevu du wagon.

Je ne me dissimule pas combien ces notes sont incomplètes et pauvres de renseignements précis pour qui voudrait étudier sérieusement l'architecture de ces églises, si bien décrites par Grave, Woillez, les chanoines Pihan et Müller, et M. Lefèvre-Pontalis ; mais

vous tous, dans une course aussi rapide, pou-
viez-vous apporter quelque nouvelle solution
de ces intéressants problèmes archéologiques,
et votre rapporteur n'a-t-il pas fidèlement
rempli sa tâche, s'il a résumé vos impressions
et les a fixées dans votre mémoire, vous inspi-
rant le projet de revoir à loisir ce petit coin
de notre pays, où quelques églises de village
renferment tant de choses intéressantes.

Baron DE BONNAULT.

**Ménévillers ; Saint-Martin-aux-Bois ;
Maignelay ; Montigny ; Ravenel ;
La Neuville-Roy.**

(2 Juillet 1901)

Une excursion par une chaleur torride perd beaucoup de ses attraits. Sans soleil, elle devient maussade. Notre promenade du 2 juillet n'a point connu ces inconvénients. Elle a même été particulièrement favorisée. La pluie de la nuit précédente avait répandu partout une agréable fraîcheur. Le soleil s'est montré gracieux tout en nous épargnant ses rayons trop ardents. Vingt-deux excursionnistes avaient répondu à l'appel de notre dévoué Président. Partis de Compiègne à 9 h. 26, par le train d'Amiens, nous montions en voiture à Ménévillers à 10 heures. Le clocher de Ménévillers nous a arrêtés un instant. Sur chacune de ses façades sont deux baies à plein cintre qu'une petite colonne divise en deux baies secondaires en retraite, également à plein cintre. Cette disposition est l'une des caractéristiques de l'architecture romane. Tout près de l'église s'élève un petit monument fort curieux de la Renaissance. C'est une croix dont le fût est un monolithe d'environ 6 m. 50, chargés d'arabesques et d'armoiries.

Saint-Martin-aux-Bois, dont la splendide abbatale domine la région, fixe bientôt tous les regards. Ses longues fenêtres géminées, sa corniche formée de feuilles entablées, ses puissants contreforts excitent toujours l'admiration. Les chanoines de Saint-Augustin qui s'installèrent à la fin du XI^e siècle à Ruricourt, appelé depuis Saint-Martin-aux-Bois,

venaient de Saint-Quentin-lès-Beauvais. Les majestueuses proportions de la cathédrale les avaient fascinés, ils en firent une réduction d'un caractère non moins imposant. Leur œuvre est restée inachevée. Les dons cependant n'avaient pas manqué, mais la dépense fut considérable. Il fallut s'arrêter après la construction des deux tours qui devaient accompagner le portail. Un grand mur sans ornement aucun ferma provisoirement l'édifice. Hélas ! il n'a pas encore été remplacé.

La guerre de Cent ans, l'invasion anglaise mirent le pays à feu et à sang. Le monastère fut brûlé. Les flammes vinrent si bien lécher la clôture provisoire de l'abbatiale qu'à la partie inférieure les pierres en furent profondément calcinées. C'était en 1445. La misère régnait partout. Les chanoines de Saint-Augustin se contentèrent de restaurer la porte de la tour méridionale dans le style de l'époque. Un arc en accolade y couronne un autre arc surbaissé sur lequel sont assis deux anges tenant un écusson.

On a décrit tant de fois déjà cette magnifique église et ses stalles pleines d'originalité, qu'une nouvelle description paraîtrait superflue. Notons cependant quelques particularités du mobilier : une statue de la Vierge-Mère au profil très pur ; un bas-relief en marbre blanc représentant saint Martin divisant son manteau et au bas cette inscription :

M C ter et qu > ater undeno, me dedit
de Bullis fr > Guillerms dict.Haimer > ici

c'est-à-dire : *L'an 1344, m'a fait mettre ici frère Guillaume dit Hémeri, de Bulles ; un groupe en trois blocs de pierre figurant la descente de Croix ; une clochette haute de 0,22 centimètres, portant comme ornements les instruments de la Passion, la croix, la lance et l'éponge, et une fleur de lys, etc.*

L'entrée de la sacristie, restaurée au xv^e siècle par Guy de Baudreuil qui gouverna l'abbaye de 1492 à 1531, ne manquait pas d'élégance. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine. La porte avec ses trois sibylles en bas-relief en est le morceau le mieux conservé. Les travaux faits à cette église ne l'ont pas empêchée de ressembler à un édifice abandonné. Les échafaudages encombrant toujours la nef et le mauvais état des vitraux permet aux oiseaux d'y circuler et de s'y installer librement.

Le temps, que nous avons passé dans ce splendide monument ainsi que dans les celliers de l'abbaye, nous a paru bien court. Midi approchait ; les estomacs commençaient à crier famine et notre déjeuner nous attendait à Maignelay. La distance fut vite franchie, grâce à l'ardeur des chevaux. Notre zèle archéologique n'était pas encore épuisé. Avant de nous mettre à table, nous avons visité un édicule dédié à sainte Madeleine situé à l'extrémité du bourg. L'abside seule remonte au xv^e siècle. Tout le reste est de restauration récente. A l'intérieur, au-dessus de la porte, est un bas-relief en pierre représentant l'Eglise triomphante et l'Eglise militante. Dans la partie supérieure, les anges et les saints entourent l'Eternel. Dans la partie inférieure, devant une église se pressent, d'une part, le pape, suivi du clergé et des fidèles, et d'autre part, l'empereur accompagné de ses grands officiers, ducs, comtes et barons.

Le déjeuner copieusement servi a fait honneur au restaurateur M. Aubin, mais nous avions hâte de reprendre notre excursion.

L'église de Maignelay a été bâtie des deniers de Louis de Halluin, premier seigneur de ce nom qui ait habité Maignelay. Elle fut terminée en 1516. Le porche ou vestibule qui y donne accès est formé de trois grandes arcades chargées de festons et de pampres, avec une ha-

lustrade à jour pour couronnement. Dans une niche voisine de la porte d'entrée, est un buste de sainte Madeleine qu'apprécieront les artistes. Les voûtes du chœur se font remarquer par la profusion des festons, torsades, entrelacs qui les décorent. Leur ensemble a la physionomie d'une carène de navire. Tous les motifs sont d'une sculpture très fouillée. Et pourtant l'œuvre en elle-même n'est que prétentieuse. Nous devons un merci tout particulier à M. le doyen de Maignelay qui nous a mis à même d'admirer tous les détails d'un retable en bois doré reproduisant les diverses scènes de la passion. Des inscriptions figurent sur les vêtements des personnages principaux. Elles nous auraient aidés à pénétrer la pensée intime de l'artiste, si nous avions pu les étudier à loisir. Une journée suffisait à peine pour les relever. Ce retable mérite les honneurs de la phototypie. Il a pris place, du reste, dans l'album archéologique de la Société des Antiquaires de Picardie.

L'église de Maignelay est un spécimen fort original de l'architecture de la Renaissance. Il y a quelque intérêt à l'étudier dans toutes ses bizarreries. Avant de la quitter, saluons un petit groupe en marbre blanc rapporté, dit-on, d'Italie, au temps où s'achevait l'édifice. C'est une *Notre-Dame de Pitié*, autrement dit la sainte Vierge tenant le corps du Christ sur ses genoux après la descente de la Croix.

A peine quittons-nous le territoire de Maignelay, que nous rencontrons un calvaire en pierre de forme cubique, portant des inscriptions latines et françaises sur chacune de ses faces. Sa croix vient du clocher de Montigny qu'elle a orné jusqu'au xv^e siècle ; aussi l'appelle-t-on le Bouquet de l'église.

Montigny a comme Maignelay une église rebâtie au xv^e siècle. C'est pourquoi la plupart des motifs de la Renaissance y viennent

fleurir les baies, les arcades et les arcs-doubleaux de l'architecture ogivale.

Les nervures des voûtes et leurs pendentifs sont plus sobres d'ornements qu'à Maignelay. La tour du clocher haute de 37 mètres s'élève avec orgueil au-dessus du village. Elle se termine par une coupole octogone qu'encadre une balustrade à jour ayant à chaque angle deux clochetons. Saint-Marcoul, l'ermite de Corbigny, est à Montigny l'objet d'une dévotion particulière. Aussi l'y voit-on représenté guérissant des écrouelles une femme, dont il touche la machoire.

Il est bon de voir Ravenel après Montigny qu'il écrase par la beauté de son clocher à trois étages, avec galerie à machicoulis. La profusion des ornements qui le couvrent demande qu'on s'y arrête longuement. On n'y voit plus cependant les chiffres d'Henri II et de Diane de Poitiers. Ils ont disparu lors de la restauration faite en 1859. Par contre, la date de 1550 y figure sur deux cartouches.

La nef est moderne et le chœur du xvi^e siècle. Le retable du maître-autel est orné de quatre colonnes en marbre noir d'ordre composite. Ses deux ailes lui donnent la physionomie d'un triptyque. A droite et à gauche dans des niches sont les statues en pierre de saint Pierre et de saint Paul. Ce retable porte la date de 1634. Il n'est dans l'église de Ravenel que depuis le commencement du xix^e siècle.

L'autel de la sainte Vierge est lui aussi appuyé sur un retable. Dans le mur sont trois niches et dans ces niches trois statues en demi-relief, au milieu la sainte Vierge avec l'Enfant Jésus debout devant elle, à droite saint Simon Stock tenant le scapulaire et à gauche saint Dominique avec le rosaire. Quatre colonnes d'ordre ionique encadrent ces trois niches et soutiennent un riche entablement

sur lequel reposent deux étages d'ornements variés.

Dans le transept à droite est un monument funèbre en marbre blanc, érigé à la mémoire de Jean de Bouchart, seigneur de Ravenel, Provinlieu (dépendance de Froissy) et Valécourt, décédé le 29 juin 1616 et de Jeanne du Plessier, sa femme, morte le 10 novembre 1624.

Dans la nef latérale du côté de l'épître, une autre pierre commémorative rappelle que Jean-François Vitou, curé de Ravenel pendant 33 ans, décédé le 14 décembre 1766, à 65 ans, a fondé à Ravenel six saluts du Saint-Sacrement. Dans l'autre nef latérale, sur une pierre encore noircie sans doute pour imiter le marbre, se trouve consigné l'obit fondé par un autre curé de Ravenel, Mathias Hubert, décédé le 25 février 1652. Les fonts-baptismaux, le banc d'œuvre mériteraient aussi une mention, mais il faut savoir nous borner.

Messieurs les curés de Montigny et de Ravenel ont mis un grand empressement à nous signaler tout ce qui dans leurs églises pouvaient piquer notre curiosité. Nous leur en disons un chaud merci.

M. Léon de Maindreville, M. Louis de Chalambert et Mme de Chalambert, qui étaient venus se joindre à nous à Saint-Martin-aux-Bois, nous ont quittés après la visite de Ravenel et sont repartis en automobile.

La Neuville-Roy, Rouvillers et Estrées étaient encore inscrits sur notre programme. Mais les heures s'étaient écoulées avec plus de rapidité que jamais. Il ne fallait pas manquer le train venant de Beauvais. Seules les ruines du château-fort de la Neuville-Roy reçurent notre visite.

La journée fut vraiment trop courte. Elle n'en fut que mieux remplie. Nous ne saurions trop multiplier de semblables excursions qui tout à la fois nous reposent et nous instruisent.

E. MOREL.

Le Francport

(26 juillet 1901)

Jamais réunion de la Société historique n'avait attiré autant d'adhérents, près d'une cinquantaine. C'est que l'aimable invitation de notre confrère le marquis de l'Aigle n'offrait pas seulement l'attrait d'une visite aux ruines vénérables du couvent des Bonshommes dont le Président Sorel a si bien retracé l'histoire. Et même la perspective de feuilleter une collection d'autographes aussi célèbre que peu connue, ne le cédait-elle pas chez plusieurs à la curiosité de visiter ce château tout neuf, sorti de terre si rapidement qu'il semblait l'œuvre de quelque fée attardée en notre siècle? N'était-ce pas surtout l'attrait de cette hospitalité seigneuriale qui nous était offerte par une famille qui est le lustre du pays qu'elle habite et assure aux Compiégnois un rang distingué dans le monde de la chasse et du sport? Aussi malgré le mauvais temps, les dames étaient-elles presque aussi nombreuses que leurs compagnons et bien peu avaient renoncé à la faveur qui leur est faite d'accompagner les membres de leur famille inscrits sur la liste de la Société.

Le nouveau château bâti par M. Sanson, architecte à Paris, est admirablement situé au sommet d'une pelouse légèrement valonnée qui s'élève des bords de l'Aisne, entre les forêts de Compiègne et de Laigue. L'immense façade, presque sans saillie, se détache dans sa blancheur neuve sur les fonds sombres de la forêt voisine. Nos voitures la tournent pour nous arrêter devant la façade opposée, de silhouette plus mouvementée, traitée comme

tout l'ensemble du château dans le goût Louis XVI, avec une décoration discrète et fine, dont le principal ornement résulte de la beauté de la pierre et de son parfait appareillage.

Le marquis de l'Aigle nous reçoit sur le perron pour nous faire les honneurs de sa demeure, *maison de chasseurs*, dit-il modestement, car la bibliothèque et d'autres appartements trahissent les goûts du lettré et de l'aquarelliste. Pour le moment, arrêtons-nous à sa suite devant un grand panneau de Desportes, sujet de chasse traité comme toujours avec moins de souci de l'exactitude que de l'effet décoratif. La vérité telle que nous la comprenons reprend ses droits dans une série d'aquarelles qui ont pour beaucoup d'entre nous un double intérêt, valeur artistique et surtout souvenir de tous ces chasseurs également intrépides à pied ou à cheval, jouant du fusil ou sonnant de la trompe, et dont beaucoup, hélas ! ont disparu.

Dans le grand salon, nous allons saluer la marquise de l'Aigle qui attendait les visiteuses. Les murs de cette vaste pièce sont tout garnis de portraits de famille, la plupart assez récents, crayons, pastels, aquarelles et grandes toiles à l'huile. Celui du marquis actuel signé *Nelie Jacquemart* est un souvenir d'un tragique accident dont l'auteur et la comtesse Greffulhe sont heureusement sorties. Après la catastrophe du bazar de la Charité, Nelie Jacquemart, Madame André, désireuse de témoigner sa gratitude envers Mme Greffulhe, reprit ses pinceaux délaissés depuis vingt ans, pour offrir à son amie le portrait de son gendre le marquis de l'Aigle. Ce n'est plus cette facture du portrait de Duruy que n'ont pas oubliée les habitués du Salon d'il y a 30 ans : la touche s'est alourdie, mais l'œuvre puissante reste d'un haut intérêt. Cependant, je le crains, beaucoup de

regards se laissent détourner des peintures par les admirables échappées de vue ménagées, à travers le parc, sur la rivière d'Aisne et la forêt de Compiègne. Il y a lutte entre l'art et la nature, et l'issue en est bien souvent défavorable aux artistes.

M. de l'Aigle y met fin en nous réclamant dans la bibliothèque, où il doit nous montrer sa riche collection d'autographes, composée exclusivement par lui depuis plus de 30 ans. La pièce, parfaitement aménagée, est très claire quoique complètement garnie de livres sur tous les murs jusqu'au plafond, avec une galerie à mi-hauteur pour faciliter l'accès des rayons. De moelleux tapis pour étouffer le bruit, un ventilateur pour combattre les chaleurs excessives qui portent au sommeil et font tomber le livre des mains, bref tous les raffinements du confortable moderne sont ici réunis, pour en faire une studieuse retraite. Mais aujourd'hui c'est une foule qui l'envahit, avide de voir et d'entendre. Nous ne pouvions connaître qu'une faible partie de ces reliques délicates; aussi M. de l'Aigle a-t-il choisi celles qui se rapportent à l'époque révolutionnaire, jugeant avec raison qu'elles seraient d'un intérêt plus palpitant, je craindrais de dire actuel, bien que plusieurs l'aient pensé tout bas.

Voici d'abord l'ordre signé d'Huguenin, président de la commune de Paris, ordonnant d'enfermer le malheureux Louis XVI au Temple, après la journée du 10 août 1792. Un mois plus tard, la Convention, en proclamant l'abolition de la royauté, ne fera que sanctionner le fait accompli; et même, quand elle enverra à l'échafaud le roi détrôné, elle y ajoutera simplement un crime inutile dicté par la peur. En réalité la vieille royauté, qui avait fait la France, est morte le jour où son chef passe officiellement du palais à la prison. L'acte est décisif et, quoi qu'on en puisse

penser, il continue de peser lourdement sur l'époque troublée que nous traversons.

Aussi ce n'est pas sans émotion qu'on remarque combien la signature apposée au bas d'une telle pièce est d'une beauté tranquille. Jamais notaire d'ancien régime, en perruque poudrée et manchettes de dentelles, n'a exécuté plus magistralement son paraphe.

Le châtiment ne se fera pas attendre. Qui a plus contribué à la Révolution que Camille Desmoulins, le pamphlétaire passionné qui soulevait le peuple au Palais-Royal et le lançait à l'assaut de la Bastille ! Suspect à son tour, emprisonné, à la veille de monter sur l'échafaud, il écrit à sa chère Lucile une lettre toute tachée de larmes, où il déclare qu'il mourrait sans regret, s'il pouvait croire qu'il y eut une autre divinité que sa Lucile. Je cite de mémoire ; mais faute d'une foi positive, le malheureux divague en protestations d'innocence, en regrets stériles et en réminiscences amoureuses qui finissent par paraître déplacées en un pareil moment.

Plus émouvant, quelles que soient les opinions personnelles, est un simple billet de la reine, d'une écriture plus petite que celle de sa fameuse lettre à Madame Elisabeth, parce qu'il lui fallait écrire sur un papier de quelques centimètres carrés facile à dissimuler. Le contenu en reste assez énigmatique pour la même raison. Mais ce rare billet, plus petit qu'une carte à jouer, se rattache à cette époque où des amis courageux préparaient l'évasion et auraient réussi, s'ils n'avaient trouvé un insurmontable obstacle dans la reine elle-même. Jamais elle ne voulut consentir à se séparer de ses enfants. C'était peut-être folie que d'avoir fait ainsi échouer la tentative de Varennes, mais ici nul n'oserait l'en blâmer.

M. de l'Aiglé qui commente ses précieux autographes avec autant de précision que de

clarté, ne dédaigne pas l'art des contrastes : après les victimes, le plus redoutable des proscriptionnaires, Robespierre. Il a pu frapper impunément les Royalistes, les Girondins et Danton et le tendre Camille, dont nous avons vu les dernières larmes, mais voici maintenant qu'il envoie en prison, en attendant la guillotine, une femme à laquelle sa beauté vaudra trois maris et encore plus d'amants, que l'amour sauvera de l'échafaud et que la reconnaissance des proscrits transformera en Madone, à une époque qui ne connaît ni Dieu, ni saints, ni autels ; et cet ordre d'écrouer l'ex-marquise de Fontenay, écrit tout entier de la main de Robespierre, forcera Tallien à engager contre lui une lutte à mort qui se terminera par celle du dictateur et la fin de la Terreur. Que de choses dans cette simple feuille de papier, dont ne se doutait guère celui qui écrivait ces lignes et signait ainsi sa condamnation !

Comme on comprend la passion du collectionneur pour ces choses fragiles qui permettent, soit à son imagination d'évoquer les acteurs d'un drame, soit de rechercher dans le caractère de l'écriture la trace fugitive des émotions du moment, soit enfin à propos d'un nom, d'un mot, de poursuivre la recherche d'un de ces délicats et difficiles problèmes qui sont le tourment et la joie des chercheurs. C'est le plaisir du chasseur en quête de gibier, c'est celui du naturaliste qui, avec un simple fragment, reconstruit les espèces disparues ; disons-le, c'est la récompense de tout homme qui aime le travail et trouve dans l'accomplissement de la grande loi humaine la jouissance la plus vraie.

Quand ces feuilles jaunies passaient sous nos yeux, M. de l'Aigle semblait aller trop vite, et moi, quoique j'abrège, je serai trop long, maintenant que les suggestifs papiers ne sont plus là. Aussi, je me bornerai

à signaler des lettres de Mme Rolland qui jettent un jour peu édifiant sur sa liaison avec Buzot; une autre de Sombreuil à Hoche le sommant de tenir la parole donnée aux émigrés qui venaient de rendre le fort Pen-thièvre et qui, confiant dans la loyauté républicaine, car après tout c'étaient des Français, refusèrent de s'évader sur la route d'Auray; une autre d'André Chenier, curieuse surtout pour sa rareté; enfin le rapport du peintre David sur l'impossibilité d'organiser la procession où devait figurer le cadavre de Marat, au naturel, dans sa baignoire, tant la décomposition avait été rapide.

Pour chasser ces idées lugubres, une collation nous attendait dans la grande salle à manger, où les yeux trouvent aussi à se satisfaire devant de grands panneaux de chasse. Les originaux sont au palais de Fontainebleau, mais les sujets paraissent pris dans la forêt de Compiègne. Le Puits du Roy y figure avec ses barrières, telles que nos pères les ont connues. Le mont Saint-Marc ou Saint-Pierre, avec des étangs au bas et une église à mi-côte, est moins facile à reconnaître; les autres sujets dépassent les limites de mon imagination. On sait du reste quelles libertés se permettaient les paysagistes d'autrefois. Un des meilleurs, Harding, le créateur du croquis moderne, ne se gêne pas pour affirmer qu'en dessinant le panorama d'une ville, on peut déplacer les tours comme dans une partie d'échecs.

Pendant que quelques-uns ou quelques-unes s'attardent devant les petits fours, d'autres plus expéditifs ou plus curieux gagnent la petite salle à manger garnie d'une merveilleuse boiserie ancienne, qui vous reporte dans un de ces charmants boudoirs du XVIII^e siècle. Il en est qui vont visiter même les appartements de famille, tout à fait séparés de ceux de réception où nous sommes entrés tout d'abord.

Puis, le beau temps étant revenu, le gros des visiteurs prend le chemin de l'ancien couvent des Bonshommes. Il ne reste que le réfectoire avec sa voûte d'arête, reposant sur deux piliers trapus. La main pieuse, qui l'a sauvé et converti en chapelle a cru bien faire d'orner ces voûtes d'un semis de macarons ou de fleurons, que les propriétaires feront disparaître bientôt pour la plus grande joie des archéologues.

La promenade à travers les allées du parc, le long de l'étang, avec de continuels retours vers le château, n'a, je pense, aucun intérêt archéologique, mais n'en est pas moins appréciée de tous. A Compiègne, si on peut devenir archéologue ou érudit, on nait chasseur, et chacun s'intéresse aux nombreux faisandeaux qui accourent dans les layons, croyant que le garde leur apporte la nourriture, comme ils se sauveront bientôt au moindre bruit.

Cependant, c'est avec un intérêt plus vif qu'on va visiter le chenil, sur la demande d'une dame, car si les tirés seront le plaisir d'un petit nombre de privilégiés, la chasse à courre reste celui de tous.

Cette fois, la visite est complète et nous n'avons plus qu'à nous grouper, silencieux, autour de notre Président qui veut bien se charger de remercier nos hôtes avec cette urbanité de manières et cette élégance de langage qui semble l'apanage de l'ancienne magistrature. Je ne puis citer ses paroles, mais personne n'a oublié comment l'historien des Bonshommes a justement et délicatement rappelé à Madame de l'Aigle qu'elle était bien l'héritière des traditions de bienfaisance établies par les moines, et que, pour les pauvres, le château neuf resterait comme le vieux couvent, *la Bonne Maison*.

BARON DE BONNAULT.

Une main pieuse a retrouvé dans les papiers du Président Sorel, le texte des remerciements qu'il avait adressés à nos hôtes du Francport, nous sommes heureux de le donner ici, comme la suprême parole de notre regretté Président :

MADAME,

Au nom de la Société historique, permettez-moi de vous adresser, ainsi qu'à notre honorable Collègue, Monsieur Robert de l'Aigle, tous nos remerciements pour le gracieux accueil que vous avez bien voulu nous ménager. Le grand nombre de personnes qui m'accompagnent, presque une légion, et leur empressement à s'inscrire, vous montrent mieux que je ne pourrais le dire, le désir qu'elles avaient de répondre à votre aimable invitation. Chacun de nous, en effet, s'est fait à l'avance, un véritable plaisir de contempler ce site enchanteur où la nature a semé tant de beautés, d'admirer les constructions nouvelles dont l'intérieur révèle autant de goût que d'élégance et enfin de jeter les yeux sur les documents historiques pleins d'intérêt et sur les beaux ouvrages qui ont pour sauvegarde votre esprit aussi artistique que littéraire. Notre visite au Francport laissera donc en nous une impression des plus agréables.

Mais ce n'est pas tout. Nous autres qui aimons à fouiller dans le passé, nous avons évoqué le souvenir de l'ancien couvent dont j'ai cherché à retracer l'histoire et que la voix populaire appelait la Bonne Maison, pendant que nos rois, depuis le XII^e siècle, donnaient aux religieux qui l'occupaient, le surnom de Bons-Hommes,

De cet ancien monastère, il ne reste plus que quelques vestiges pieusement conservés. Quant aux religieux, ils ont disparu, mais ils ont laissé derrière eux, une touchante tradition que la famille de l'Aigle s'est empressé de recueillir et que vous vous attachez à perpétuer ; c'est celle de la Bienfaisance.

Aussi quand les malheureux quittent le seuil de votre somptueuse demeure, où ils sont toujours charitablement reçus, peuvent-ils s'écrier : c'est toujours la Bonne Maison !
